

— Ah ! puisse ton projet réussir ! reprit l'ancien fermier avec une sourde véhémence. Puisse-je surtout m'emparer de ce Roch Duhoux, qui a pu seul concevoir la pensée du crime dont ses complices n'ont été sans doute que les lâches exécuteurs !

— Cet exécrable bandit ne mérite pourtant pas que d'honnêtes gens se chargent de le punir, interrompit Bénédicte en se dressant soudain devant les deux interlocuteurs. Une fusillade serait trop honorable pour lui. Un seul homme devrait y toucher : le bourreau.

Le père Cazeaux et Justin restèrent un peu interdits devant le capitaine d'état-major. Celui-ci s'empressa d'ajouter en souriant :

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? Vous avez l'air tout confus. Oui, oui, je comprends : vous craignez que je ne vous envoie aux fers pour avoir comploté l'évasion de deux prisonniers. Rassurez-vous, coupables. J'oublierai d'adresser un rapport au général. Un conseil seulement : parlez moins haut quand il vous plaira de vouloir jeter des limes à travers les fenêtres grillées d'une prison. La nuit a des orilles, croyez-moi, et les idées de Coquelicot ne sont pas toujours conformes aux règlements. C'est dangereux, cela.

— Nous avons eu tort, en effet, de bavarder en plein air comme chez nous, répondit Justin. Nous profiterons de votre conseil, capitaine, à l'avenir.

— A l'avenir je pense, vous abandonnerez l'un et l'autre le projet de frapper vous-mêmes les scélérats que nous tenons sous les verrous. Je ne saurais trop vous le dire. Dieu seul sait bien nous verger.

— Tu parles sagement et comme un vrai chrétien, mon cher Bénédicte, répliqua le père Cazeaux sombre et soucieux. Mais ton langage m'émeut sans apaiser le désir de vengeance qui est en moi. Je te jurerais de ne point me faire justice par mes mains qu'à coup sûr, si Jean Girard et Roch Duhoux m'étaient livrés, je manquerais à mon serment.

— Je n'insiste point. A quoi bon, d'ailleurs ? Les deux prisonniers ne tomberont sans doute pas en votre pouvoir, et tôt ou tard vous oublierez ces bandits, que la Providence, elle, n'oubliera pas !

— La Providence est plus patiente que l'homme, murmura Coquelicot.

— C'est parce qu'elle voit le but où elle tenait ! repartit le capitaine avec gravité. Mais, reprit-il vivement, faisons un peu trêve à cette lugubre préoccupation, et songeons à quelque chose de plus gai. Et d'abord, remettons-nous en marche. Je me rends avec vous à la cantine de Muguette, où je compte retrouver M. Mathieu. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Laquelle ? demanda Justin.

— Tu l'apprendras, mon petit Coquelicot, quand nous serons à bas, au bivouac du deuxième bataillon des volontaires nationaux. En avant !

— En avant, et pas accéléré ! s'écria le jeune chasseur.

Ils allaient se mettre en marche, lorsqu'un frôlement dans l'herbe, à peu de distance, derrière une touffe de genêts attira leur attention.

— Qu'est-ce que cela ? dit le père Cazeaux surpris.

— Sans doute une branche froissée par le vent, présuma Bénédicte.

— Il n'y a pas un souffle dans l'air, reprit Justin ; et, j'y pense, il m'a semblé tout à l'heure qu'une forme humaine rampe dans la direction où nous venons d'entendre du bruit.

— Quelqu'un nous écoute apparemment.

— Barbleu ! je saurai qui !

Et Coquelicot partit rapide comme une flèche, en un clin d'œil, il contourna le bouquet d'arbustes où il soupçonnait que quelqu'un s'était caché, et saisit résolument un homme accroupi dans l'ombre, au milieu des branches dont il était comme enveloppé. Par un geste énergique, il l'attira hors du repaire, et lui exposa le visage à la clarté de la lune.

— Jean Girard ! s'écria-t-il.

Le père Cazeaux avait suivi Justin. Il bondit au retentissement du nom qui venait d'être prononcé, et se rua sur le Vendéen, qu'il reconnut aussitôt.

— Jean Girard ! rugit-il à son tour.

Et, furieux, il dégaina son sabre pour le plonger dans la poitrine du bandit. Coquelicot l'en empêcha.

— Pas encore, dit-il. Interrogeons-le d'abord.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi menacez-vous de me tuer ? demanda le gars moins effrayé que stupéfait.

— L'uniforme nous a-t-il donc si changés que nos traits ne te rappellent rien, misérable ?

— J'ai beau vous regarder, je ne me souviens pas de vous avoir jamais vus.

— Nous avons une meilleure mémoire, nous. Tu es un des scélérats qui ont assassiné ma femme, incendié ma ferme, et je suis Mathurin Cazeaux !

— Vous !...

— Quant à moi, je me nomme Justin, dit Coquelicot. Y es-tu maintenant ?

— J'y suis. Mon compte est bon.

— Nous le réglerons dans cinq minutes au plus tard.

— Quand vous voudrez ! répondit le Vendéen en prenant assez bravement son parti.

C'était un gars d'une trentaine d'années, grêle, mais nerveux, aux cheveux roux, au visage pointu, ayant la lèvre mince, le coup d'œil oblique, qui révélait de méchants instincts. Il y avait aussi dans l'expression de sa physionomie une sorte d'éclat sauvage qui annonçait une certaine intrépidité.

— Est-ce que tu t'es évadé seul ? demanda Justin.

— Non.

— Roch Duhoux a donc pu faire comme toi ?

— Oui.

— Où est-il ? reprit violemment le père Cazeaux.

— Sur le chemin de Clisson... Par prudence, nous nous sommes séparés.

— Poursuivons-le ! s'écria Justin.

— Pas avant d'avoir tué celui-ci !

L'ancien fermier leva de nouveau son sabre pour en frapper Jean Girard ; l'arme retomba sans avoir touché le patient, qui s'était mis à genoux.

— C'est étrange ! murmura le père Cazeaux tout troublé. Je n'ose pas. Qu'est-ce que j'ai donc ?

Bénédicte lui posa la main sur l'épaule et répondit lentement :

— Vous portez l'habit militaire, et vous avez désormais le sentiment de l'honneur.

— En effet, il m'a semblé que j'allais commettre une lâche action.

— Un soldat ne tue pas sans honte un ennemi désarmé.

— Mais il lui jette une arme et se bat avec lui !

Disant cela, le vieux volontaire national s'emparait brusquement du sabre de Coquelicot, et le tendait à Jean Girard.

— Défends-toi, brigand ! ajouta-t-il.

Le Vendéen se leva, saisit le sabre et se mit résolument en garde. Mais, soit que le rayonnement de haine qui éclairait la figure du grenadier l'intimidât, soit que sa conscience inquiète fit hésiter sa main, il manqua tout à coup d'aplomb et de sang-froid pour parer les attaques plus violentes que bien dirigées de son adversaire, dont la lame lui traversa la gorge de part en part. Le malheureux oscilla quelques secondes sans pousser même un soupir, puis se renversa sur le sol, il était mort.

Le père Cazeaux essuya tranquillement son sabre dans l'herbe, ouvrit ensuite une sorte d'agenda, y prit un feuillet et un crayon, puis il traça lentement quelques mots, car il savait à peine écrire, et fixa le papier avec une épingle sur la poitrine de Jean Girard. Après quoi s'adressant à Justin :

— Il n'en reste plus qu'un ! s'écria-t-il, tâchons de l'arrêter dans sa fuite sur le chemin de Clisson. En chasse, Coquelicot !

Bénédicte n'essaya pas de les retenir.